



# La Cité des Marges

William Boyle



## **DOSSIER DE PRESSE**

### CONTACT ET INFORMATION

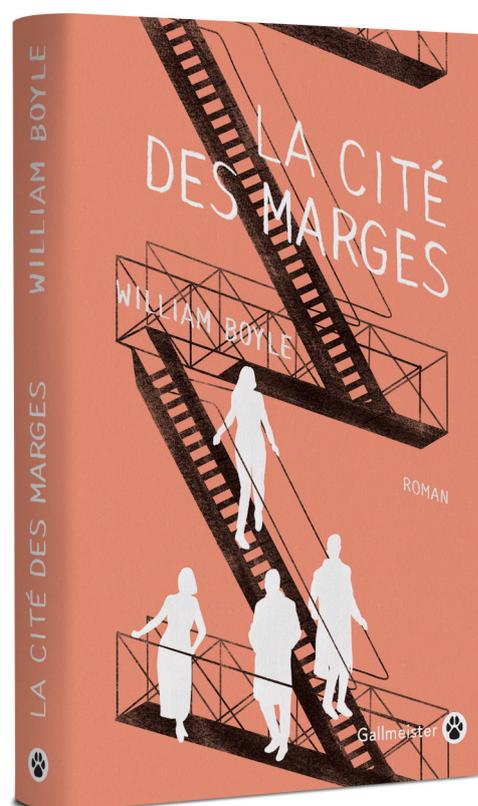
Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris  
Tél. : 01 45 44 61 33 / [info@gallmeister.fr](mailto:info@gallmeister.fr)



25 mars 2022

William Boyle est né et a grandi dans les quartiers de Gravesend à Brooklyn. Il exerça dans le quartier le métier de disquaire ce qui explique en partie la riche bande son de *La Cité des marges*.

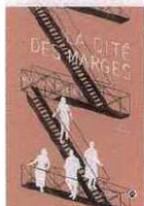
Nous sommes dans les années 1980. Flics véreux avec petits barons de la mafia locale... si tout le monde se connaît plus ou moins pour avoir été à l'école ensemble, les vies des personnages sont parallèles et traitées à part, chapitre par chapitre. Les rencontres, les points de tangente relèvent du hasard, parfois violent ou meurtrier. Quel que soit leur âge, ado, quadra, quinquagénaire, bonne-sœur septuagénaire, les femmes du roman sont extraordinaires, contrastent avec les hommes dont la mélancolie alcoolisée est un grand classique du roman noir. C'est étrange à dire d'un roman où l'on balance le mauvais payeur du haut d'un pont, et cogne un gamin à la batte de baseball, mais *La Cité des marges* est un roman d'une très grande douceur. Parce que ce livre s'intéresse autant à l'amour et aux vies possibles qui s'offrent à nous, qu'aux flingues qu'on achète aux culs des voitures. Ce plaisir intense signé William Boyle est publié chez Gallmeister.



Nicolas Demorand - Le 7/9 de France inter

Septembre 2021

POLAR



## UN AIR DE SOPRANOS

★★★ *La Cité des marges*, de William Boyle, Gallmeister, 432 p., 24,40 €. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Simon Baril.

**B**rooklyn, une nuit de juillet 1991. Donnie Parascandolo, ex-flic violent séparé de sa femme Donna après le suicide de leur fils, et homme de main pour la mafia locale, jette d'un pont un pauvre type qui doit de l'argent à son « patron ». L'homme se noie. Plus tôt, dans l'après-midi, le ripou avait tabassé le fils de la victime, Mikey Baldini, étudiant en rupture de ban. Deux ans

passent avant que, par une série de hasards et de coïncidences, l'affaire ne revienne sur le tapis et que la vérité éclate soudain, modifiant à jamais le destin d'une poignée d'habitants de ce quartier italo-américain populaire... Bien qu'installé depuis des années à Oxford, Mississippi, William Boyle reste profondément attaché, depuis son premier roman, au Brooklyn de sa jeunesse, très différent de

celui d'aujourd'hui. Il y revient une fois de plus avec ce polar atypique et tragique (son cinquième, et sans doute son meilleur), mettant en scène, avec humanité et compassion, une galerie de personnages plus émouvants les uns que les autres (dont trois femmes mûres très poignantes), que l'on croirait sortis d'une ballade de Bruce Springsteen.

*Philippe Blanchet*



12 septembre 2021

# LIVRES/

## Le Brooklyn irréductible de William Boyle «La Cité des marges», roman noir chez les ritalo-ricains

Par **LAURENT CHALUMEAU**

**P**arait en France *la Cité des marges*, un nouveau William Boyle, et c'est une fois encore très réussi. Décidément (François) Guérif aura rimé avec gros pif en 2016 quand il sélectionna ce ricain inconnu publié en catimini chez lui pour être le numéro 1000 de sa patrimoniale collection Rivages noir. Lisant *Gravesend*, il avait flairé le texte fort et, possiblement, le grand écrivain. La suite depuis lui donne raison.

Gravesend, c'est le quartier de Brooklyn où Boyle a grandi. Un Brooklyn inapte à la gentrification et que les eaux auront englouti avant que le moindre bubar sculpté à tatouages maori ou jeune couple à poussette (encore moins Paul *fuckin* Auster) ne s'avise de son existence. Le lieu fournit à Boyle ce que Marseille est à Guédiguian : son Yoknapatawpha County. La référence vient à l'esprit, même si c'est plus par dévotion pour Larry Brown que par piété faulknerienne que Boyle s'est délocalisé à Oxford, Mississippi. Car c'est de là qu'à présent il laboure son biotope de jeunesse, entre deux animations d'atelier d'écriture et son mi-temps chez un dis-

quaire alternatif (culture musicale qui irrigue certains des personnages, campés aussi par ce qu'ils écoutent et la façon dont ils en parlent).

Dans *la Cité des marges*, nous revoilà donc dans cette «banlieue de banlieue», enclavée sa mère, à voir s'entrechoquer des vies de peu. Comme les petits pavillons, les existences sont mitoyennes sans toujours être adjacentes. Boyle déjoue alors les règles qui interdisent aux parallèles de se croiser. Sa virtuosité d'aiguilleur du ciel au moment d'agencer la circulation et les coïncidences peut tirer vers le vaudeville ou la *screwball comedy*, comme dans *L'amitié est un cadeau à se faire* – une veuve de gangster, sa fille maquée à un mafieux et une ex-porno star jouent à cache-(sac de) cash avec un psychopathe qui tue à coups de marteau. Recommandé !

**Oreille absolue.** Dans *la Cité des marges*, on reste plus sobre, plus vériste, limite frères-dardennien. Chacun a ses raisons. Chacun a ses secrets. Mais toujours un truc merde. Des fils qu'il ne fallait pas se toucher. Et advient ce que peut. Vrai roman noir s'ensuit, avec, comme toujours chez Boyle, un traitement VIP des femmes et des ados. C'est même, par-delà sa conformité aux ca-

nons *Noir et Hard-boiled* (Boyled ?) ce qui le distingue et le surclasse : des figures féminines d'une plausibilité qui, signées là d'un auteur mâle cisgenre, laissent envisager une assignation différente lors d'une vie antérieure.

L'impression d'«authenticité» qui se dégage des dialogues rappelle des maîtres de l'oralité transcrite comme Elmore Leonard ou Richard Price. Sauf qu'Elmore ne pouvait s'empêcher de chercher la punchline et qu'à l'inverse, avec l'âge et les séries de prestige (*The Wire*, *The Deuce*, *The Night of*), Price se la joue de plus en plus *poker face*. Chez Boyle, les personnages émeuvent ou font marquer, mais sans toujours l'avoir cherché, un peu comme les gens dans la vie. En VO, il leur choisit leurs mots avec une justesse tonale proche de l'oreille absolue. La VF fait de son mieux et restitue tout ce qui peut l'être, s'avouant parfois battue, dans l'honneur. A ce niveau de *groove* et de vernacularité d'une prose, traduire relève du saut sur Dien Bien Phu avec un parachute troué.

**Mecs primitifs.** Forcément, quand les intervenants s'appellent Donnie Parascandolo, Ava Bifulco, Donna Rotante ou Antonina Divino, on pense à Scorsese, à James Gray ou aux *Sopranos*.

C'est à la fois juste et, pardon, réducteur. Certes, Southern Brooklyn oblige, ses ritalo-ricains ne sont jamais à plus d'un degré de séparation de solutions violentes. Les mecs sont primitifs, les femmes sont réprimées. Mais crime organisé ou corruption ne sont pas le sujet de ses histoires. Plutôt la façon dont ses personnages s'en dépatouillent et existent, en dépit de l'ordre des choses vicié. Un peu comme des civils par temps d'occupation.

On doit se faire attacher au mât pour ne pas céder au chant de comparaisons qui se voudraient incitatives, mais in fine aussi rédhitoires que «new Dylan» a pu l'être pour maints musiciens. Laissons donc John Fante ou John Sayles où ils sont. William Boyle coupe sa viande tout seul. La lecture de ses cinq romans traduits est un cadeau à se faire. Et le dernier paru peut très bien être celui par lequel on commence. Les autres suivront alors immanquablement. ◆

**WILLIAM BOYLE**

**LA CITÉ DES MARGES**

Traduit de l'anglais (Etats-Unis)

par Simon Baril.

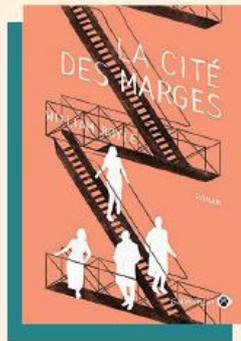
Gallmeister.

432 pp., 24,40 €

(ebook : 16,99 €).



28 août 2021

**ROMAN NOIR**

«La cité des marges»

**William Boyle**Traduit par Simon Baril,  
Gallmeister, 418p.,  
24,40 euros

Des Vierges Marie ornent jardinets et cuisines des mères courages de ce quartier italien de Brooklyn. Il leur faut bien cela pour affronter leurs fils alcooliques, leurs défunts maris, les dettes de jeu qu'ils laissent et leurs rêves enfouis. D'une faune de pourris, de candides et de minables, William Boyle brosse un portrait des plus attachants. Nulle cruauté dans son regard, le destin s'en charge qui contrarie cruellement ces hommes empêtrés et ces femmes romantiques. L'auteur pousse le hasard juste un peu, pour coudre ensemble ces parcours accidentés et dresser des bras vengeurs inattendus. Au centre de cette toile, Donnie, flic véreux et aviné qui sert et escroque la mafia. Comme chez Raymond Chandler, l'ironie est dans les dialogues et non dans le portrait plein de justesse, de tendresse pour ces gens très modestes, un rien vulgaires, qui se débrouillent avec la vie, les deuils inconsolables, les horizons bouchés. bercé par le rock des années 90, ce roman noir de l'ancien disquaire William Boyle a du swing. Les chapitres alternent les personnages qui font avancer le récit; manque simplement un bouquet final qui, d'un trait, scellerait ce feu d'artifice d'allumés.

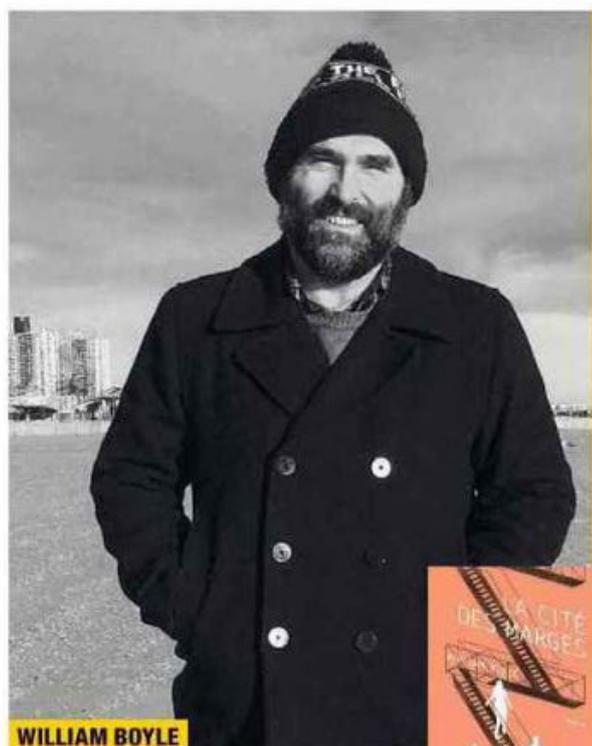
**S. C.**

1<sup>er</sup> octobre 2021

## Brooklyn blues...

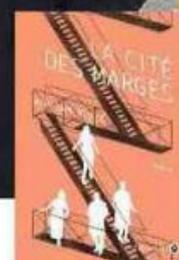
**S**cène d'ouverture : trois flics bourrés, Donnie, Pags et Sottile, se racontent des histoires débiles de flics bourrés. Plutôt bas de plafond, le trio. Et pas très reluisant. Ils font double service. Leur travail de policier à main gauche. Et de l'autre, celle qui tient la batte de base-ball pour faire payer les débiteurs récalcitrants – les basses œuvres de Big Time Tommy Ficalora, le *capo* du coin. Du grand classique. Mais ça se passe à Brooklyn, dans les années 1990. Il y a plein de noms de rue – le roman américain est le meilleur guide du monde –, de bars glauques – le Blue Sticks Bar, le Wrong Number, le Spanky's –, d'épicerie italiennes, Locatelli en est une, où l'on achète des sfogliatelle, des cannoli et du pain à l'ail. Brooklyn est le sujet entêtant de William Boyle, découvert il y a cinq ans avec *Gravesend*. Aujourd'hui installé dans le Mississippi, Boyle n'y vit plus. Certains de ses personnages aimeraient partir aussi, mais ne le

peuvent pas, cloués sur place par le manque d'argent, la nécessité ou l'habitude, à l'image de Donnie, le flic pourri : « *Je ne suis jamais sorti de cette ville.* » Pour Rosemarie, aide-soignante dans une maison de retraite, c'est un rêve inaccessible. Un beau jour, criblé de dettes de jeu, Giuseppe, le mari, a franchi la balustrade d'un pont. Cela ressemblait à un suicide. Elle rembourse peu à peu la dette. Mickey, le fils, est à la dérive. S'il pouvait épouser une « *bonne petite Italienne* », la vie serait moins dure. Le quotidien d'Ava, sa supérieure, est à peine moins laborieux. Nick, son fiston trentenaire, s'en tire mieux que Mickey. Il enseigne le journalisme après avoir envisagé de le pratiquer. Mais le père a pareillement tiré sa révérence. Des amies d'Ava coulent une retraite paisible en Floride. Avec un crédit immobilier sur les bras, les factures qui la font trembler, il ne faut pas y songer. Entre tous ces personnages, de bout en bout, Boyle tire un fil puissant, tout



WILLIAM BOYLE

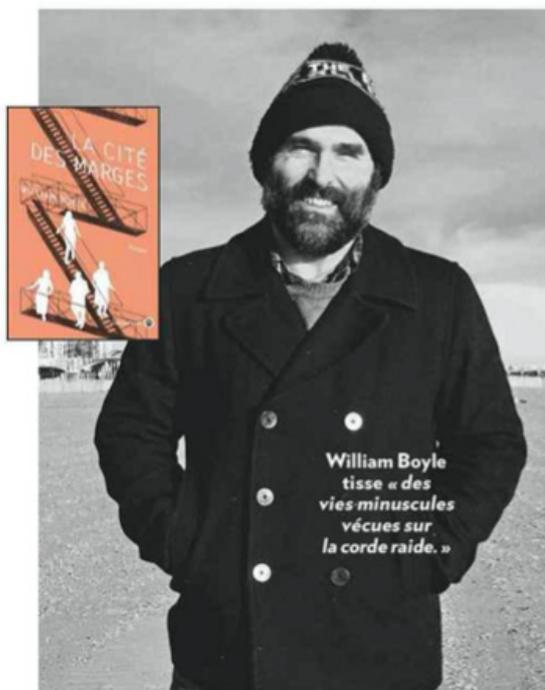
à la fois celui du drame qui se noue très vite au début du roman, mais celui aussi de leur appartenance à une communauté où tout le monde se connaît. C'est une chance. Et une punition. ■



*La Cité des marges*, de William Boyle, Gallmeister. 432 p., 24,40 €.

12 novembre 2021

## LIVRES



## La loi de Brooklyn

**La Cité des marges. Les destins mêlés d'une galerie de personnages. Bien noir !**

NOTRE AVIS	AUTEUR	ÉDITEUR	PAGES
★★★	William Boyle	Gallmeister	432

C'est la patte de quelques grands écrivains : faire de leur ville, voire de leur quartier, un personnage du roman. Ainsi William Boyle fait-il de Gravesend, son quartier d'enfance à Brooklyn, le cœur battant de ses petites tragédies (bien qu'il soit désormais installé dans le Mississippi). Depuis *Gravesend*, le premier de ses cinq romans, ses anti-héros se débattent, entre résignation et révolte, blessés, furieux, entravés par des liens toxiques, dans un maillage électrisé de tensions parfois mortelles. Dans cette *Cité des marges*, qui se déroule dans les années 90, flics véreux, mères, fils, truands, touchants ou pathétiques, frottent leurs destins, stagnant sur les trottoirs d'une vie crado, en rêvant d'autre chose... Grand sensible, Boyle leur offre parfois un peu de soleil dans l'eau boueuse.

## Les rues de Brooklyn

Ce roman choral de William Boyle renoue avec le Brooklyn des années 1990, où évolue une galerie de personnages à la marge terriblement attachants.

**Emmanuel Romer**, le 30/09/2021 à 06:00 Modifié le 30/09/2021 à 08:00

📖 Lecture en 2 min.



*Gallmeister, 420 p., 24,40 €*

Ce conteur talentueux nous embarque dans le Brooklyn des années 1990, au cœur d'un quartier italien. On y croise Donnie, un ancien « *flic corrompu* » et brutal, devenu le bras armé d'un truand local. Flanqués de deux acolytes, ils se chargent de « *recouvrer des dettes* » ou du « *sale boulot* » de leur patron. Donnie est « *doué* » pour « *casser un bras, étrangler un type à moitié, voire aller plus loin encore quand on le lui demande.* »

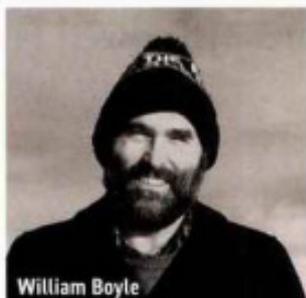
Un boulot comme un autre pour ce personnage qui n'éprouve « *aucune difficulté à concilier le fait d'être pourri et celui d'être flic* ». Il est si à l'aise qu'il lui arrive parfois de faire du zèle. Comme ce jour où il décide de balancer un type couvert de dettes de jeu du haut d'un pont, histoire de lui faire peur. Il ignore que l'homme ne sait pas nager. Lorsque, deux ans plus tard, un gamin qu'il avait lui aussi corrigé se met dans la tête de révéler publiquement certaines choses apprises sur Donnie, le château de cartes s'effondre avec une multitude de conséquences.

Donnie est l'un des sept personnages qui habitent cette fresque chorale savoureuse. On y croise Donna, son ex-femme, partie du foyer après le suicide de leur fils. À quelques rues de là, elle tente de se reconstruire. Ava, une veuve fatiguée aimerait refaire sa vie, mais les problèmes s'accumulent : sa voiture qui n'arrête pas de tomber en panne, son fils, un Tanguy trentenaire qui se met en tête d'écrire un scénario à succès. Il y a encore Rosemarie, la veuve du type dont la chute du pont a été maquillée en suicide. Elle lutte au quotidien pour payer les dettes de son mari... Ces personnages vivent sur le fil du rasoir. Un rien peut les faire basculer du bon ou du mauvais côté. On sent qu'ils sont appelés à entrer en collision les uns avec les autres.

Les dialogues sont d'une justesse qui évoque Richard Price. Tout comme celle de ce dernier, la plume de William Boyle est à la fois visuelle, tendre, acérée. L'ensemble est un feu d'artifice de couleurs, d'odeurs (de pâtisseries italiennes !) et de sensations. Il croque ses personnages avec un soin et une empathie qui finit par nous les rendre attachants, y compris les moins fréquentables. William Boyle, qui a grandi et vécu dans ce quartier situé à deux pas des rues dorées de Manhattan et du rêve américain, nous en restitue fidèlement l'âme, la complexité et la richesse.

# LiRE:

Octobre 2021



William Boyle

## De fil en machette

**O**n pourrait faire une liste : un meurtre maquillé en suicide, un flic ripoux dégage de la police, un parrain local et ses sbires, une dette de jeu à rembourser, des histoires d'amour et de voisinages, la vérité qui va bien finir par éclater... *La Cité des marges*, de William Boyle, semble se nourrir d'événements mille fois vus dans un polar. C'est en partie vrai. Parce que William Boyle sait la force du genre, du romanesque, des histoires du quotidien, ces moments où tout à coup la vie bascule pour un oui, un non, un coup de cœur ou de machette. Il le sait à tel point que *La Cité des marges* est racontée en plusieurs points de vue, ceux des personnages de Brooklyn, et liés de fils plus ou moins visibles. Et il serait possible, là aussi, de s'étonner d'un récit si prévisible. Ce serait une erreur : l'immense talent de William Boyle est d'imprimer un rythme très singulier à son livre. À la fois lent et intense, nonchalant et tendu. Tout y est connu et tout y est surprenant. Boyle traîne ses pompes sur le bitume et parfois trempe sa plume dans le caniveau. L'écriture est courte, les phrases simples, l'empathie immense. Mais bientôt le roman s'achève, Mikey, Donna, Antonia et Nick continuent d'avancer, la vie leur réserve encore des beaux jours. Peut-être.

Éric Libiot



★★★★☆

**LA CITÉ DES MARGES**  
**(CITY OF MARGINS)**

**WILLIAM BOYLE**

TRADUIT DE L'ANGLAIS

(ÉTATS-UNIS)

PAR SIMON BARIL

432 P., GALLMEISTER, 24,40 €

7 octobre 2021

livres  
William Boyle

# Hard Boyle

LA CITÉ DES MARGES EST LE CINQUIÈME ROMAN DE WILLIAM BOYLE, LE PLUS CINÉPHILE DES ÉCRIVAINS AMÉRICAINS. AVEC TOUJOURS LE BROOKLYN DES ANNÉES 90 COMME TERRAIN DE JEU, L'AUTEUR DE GRAVESEND PROPOSE UN RÉCIT QUI TIENT AUTANT DU POLAR NERVEUX ET VIOLENT QUE DU MÉLODRAME SUR FOND DE SPLEEN ADOLESCENT.

RENCONTRE Philippe Manche à Paris

Découvert en 2016 avec *Gravesend*, numéro 1 000 de la collection Rivages/Noir et au rythme de quasi un roman par an -ont suivi depuis *Tout est brisé*, *Le Témoin solitaire*, *L'amitié est un cadeau à se faire* et *La Cité des marges* tous chez Gallmeister-, William Boyle s'impose mine de rien comme un des grands auteurs américains d'aujourd'hui. Ses intrigues sont fluides mais complexes. Ses références au cinéma et à la musique multiples. Son écriture mélancolique. Fondièrement humaine. Ses personnages féminins puissants. Leurs homologues masculins fragiles, borderline et attachants. William Boyle est plus proche de George Pelecanos et surtout de Richard Price que -au hasard- de John Grisham ou Harlan Coben. Sa nouvelle livraison *La Cité des marges*, roman choral extrêmement touchant,

constitue une excellente porte d'entrée dans l'univers de l'Américain, que nous avons rencontré longuement dans les bureaux de sa maison d'édition parisienne.

**Si vous fermez les yeux quelques instants et que vous vous télétransportez à Gravesend, le quartier de Brooklyn où vous avez vécu enfant et adolescent, quelles sont les premières images, les premiers sons ou les premières odeurs qui vous reviennent à l'esprit?**

La cuisine de ma grand-mère, de mes grands-parents. Ma maman vit d'ailleurs toujours dans cette maison. Ma mère et moi vivions à l'étage et mes grands-parents au rez-de-chaussée. Ça n'a pas beaucoup changé depuis. En tout cas, la cuisine est restée la même. Là, maintenant, je peux y voir quelques bols dans l'évier, ■■■



OXFORD JARRELL BOYLE

■ ■ ■ sentir l'odeur du café et, ensuite, visualiser le quartier, les maisons des voisins. Mais la plupart du temps, j'atterris toujours dans cette cuisine. J'y ai grandi comme fils unique. Ma mère s'est remariée et a eu des enfants mais je n'ai aucun lien avec eux.

**Est-ce que grandir en tant que fils unique reste une expérience propice à développer son imagination ? À la nourrir de fantasmes ?**

Je ne sais pas vraiment. Mais ce que je sais, par contre, c'est que les livres, les films et la musique m'ont permis de survivre parce que j'y trouvais à chaque fois une connexion, une résonance qui faisait que je me sentais moins seul. Je n'ai aucun point de comparaison, c'est juste les circonstances qui ont fait que j'ai grandi de cette façon alors qu'il n'y avait pas de livres à la maison, encore moins de musique... Adolescent, j'allais de temps en temps passer le week-end chez mon père biologique qui était un grand lecteur. Je me souviens d'avoir vu traîner des Ed McBain, des Stephen King... C'est probablement mon premier lien avec la littérature. Avant cela, je n'ai pas d'autres souvenirs si ce n'est que ma mère ne lisait pas. Mes grands-parents ne lisaient pas plus et n'écoutaient pas beaucoup de musique non plus. En revanche, j'avais un oncle, le frère de ma mère, qui était un musicien de jazz. Il me fascinait. C'était une espèce de vieil hippie qui incarnait à mes yeux un mode de vie très cool. La musique, j'ai commencé à en écouter dès que j'ai eu une radio mais le cinéma et la littérature, c'est venu beaucoup plus tard, lorsque j'ai commencé à fréquenter la bibliothèque ou les vidéoclubs comme Kim's Video & Music dans East

Village, où je me rendais à chaque fois que j'allais à Manhattan quand j'étais au lycée. J'y achetais également des vinyles et des films qu'on ne trouvait pas dans mon quartier. C'était une autre époque. Internet n'existait pas. Je découvrais les films vraiment par hasard, en fonction de la jaquette ou d'une critique dans le Village Voice.

**Bien avant la musique et la littérature, votre première passion, c'est le cinéma. Quel est le premier film qui vous a retourné au point de vous demander si ce que aviez vu était bel et bien réel ?**

À partir de huit ou neuf ans, j'étais déjà un tout grand fan de cinéma et je regardais les succès de l'époque comme *Back to the Future*. Mais le premier film qui a fait office d'électrochoc et a changé ma vision de pas mal de choses, c'est *Blue Velvet*, que j'ai vu quand j'avais douze ans. Je sais, c'est très jeune. Je ne connaissais rien du contenu lorsque je l'ai loué. Je l'ai regardé un samedi après-midi seul chez moi juste avant d'aller à l'église avec ma mère et mes grands-parents. Il y a vraiment un avant et un après *Blue Velvet* dans ma vie. Le film a changé ma perception du monde, ma façon de regarder les gens et même de regarder l'Amérique.

**Quand la littérature débarque-t-elle dans votre vie ? Au lycée ?**

J'ai détesté le lycée la plupart du temps mais j'ai eu la chance d'avoir deux profs d'anglais que j'appréciais. L'un d'eux était un flic à la retraite qui ne se conduisait pas comme tel. Il avait de longs cheveux, adorait l'art en général et conduisait une moto. Je l'ai eu plusieurs années de suite et il m'a fait découvrir Tom Wolfe, John Steinbeck et Tim O'Brien. Avec l'autre prof, j'ai fait la connaissance de James Joyce et de Toni Morrison. Il adorait parler cinéma et il m'a même offert sa copie de *Raging Bull*. J'avais déjà vu *Taxi Driver* et *Goodfellas* mais je n'avais encore jamais vu *Raging Bull*. Pour revenir à la littérature, ma mère n'était pas trop inquiète du moment qu'elle me voyait avec un bouquin à la main; elle était juste contente que je lise même si j'avais douze ans et que c'était du James Ellroy. Une seule fois, elle m'a juste refusé un livre à l'occasion des fêtes de Noël sur les conseils de mon beau-père: j'avais treize ans et c'était *American Psycho* de Bret Easton Ellis.

**Après le lycée, vous quittez Brooklyn à l'âge de 18 ans pour l'université à New Paltz. Que retenir de ces années formatrices ?**

C'était une petite ville, dans l'État de New York, dont l'université a accueilli pas mal de comédiens comme John Turturro. J'y suis resté huit ou neuf ans. C'était vraiment une bonne période et j'y ai étudié la littérature anglaise de 1996 à 2000. C'est aussi la fin d'une époque pré-Internet, pré-téléphones portables, pré-11 septembre. C'était génial. Il y avait deux disquaires incroyables, deux

ROMAN NOIR

## La Cité des marges

DE WILLIAM BOYLE, ÉDITIONS GALLIMARD.  
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR SIMON BARIL, 432 PAGES.



Aurolé du numéro 1 des 20 meilleurs romans policiers du Washington Post pour 2020, devant Carl



Hiaasen et Walter Mosley, ce cinquième ouvrage de William Boyle réunit une galerie de personnages reliés par la mort de deux personnes dans le Brooklyn des années 90: celle d'un père harcelé par un usurier et du fils unique d'un flic pourri jusqu'à la moelle. Par un effet papillon, le destin de ces femmes et de ces hommes va irrémédiablement basculer vers un croisement improbable entre *Little Odessa*, *The Graduate* et *The Shield* avec un parfum de *The Sopranos*. Brillant, tout simplement. ● P.K.M.



La bonhomie légère de l'Américain apporte dans chacun de ses cinq romans une touchante humanité.

librairies bien fournies, un cinéma pas loin de la ville et, au Bard College voisin, un chouette club où j'ai vu pour la première fois Sufjan Stevens et Will Oldham. Il faut croire que je n'étais pas vraiment un aventurier; mon seul trip à cette époque, j'ai 20 ans, c'est en Irlande, où j'ai passé quelques semaines, essentiellement pour y voir les Pogues. Avec ma future épouse, on s'est installé à Austin, Texas, fin 2001 pour y passer une année où j'ai trouvé du boulot dans le bâtiment. Ensuite, nous sommes retournés à New Paltz, brièvement dans le Bronx avant de partir à Oxford dans le Mississippi il y a treize ans. Essentiellement pour mon amour envers un écrivain comme Larry Brown et le blues du Delta.

**Quand est-ce que vous vous dites que vous avez envie d'écrire, d'en faire votre métier?**

J'ai essayé d'écrire des pièces de théâtre, des scénarios, de la poésie vers 18 ou 19 ans mais ce n'était pas très bon. Par contre, la fiction s'est imposée naturellement parce qu'elle me permet d'y glisser mon amour des dialogues et de la musique.

**Si *Tout est brisé* est sans doute votre roman le plus mélancolique et *L'amitié* est un cadeau à se faire le plus cinématographique, *La Cité des marges* est peut-être votre meilleur livre parce qu'au-delà de vos références et de la mélancolie qui traverse votre écriture, vous signez un pur *hard-boiled* sans perdre de vue ni vos personnages, ni leur humanité, chaque fois avec des personnages féminins forts. Y voyez-vous une évolution naturelle?**

résume en tout cas toutes mes passions, toutes mes obsessions avec de la violence et de la noirceur. À bien des égards, tous mes romans sont personnels mais peut-être encore plus celui-ci. Le personnage du jeune Mikey est sans doute le plus proche de moi de toute ma bibliographie.

**Le point de départ de *Gravesend* était inspiré d'une histoire criminelle authentique que vous avez fictionnalisée. Quid de *La Cité des marges*?**

Le déclic vient de *The Seven Five*, un documentaire qui retrace la corruption policière dans le 75<sup>e</sup> arrondissement de New York dans les années 80 et se focalise sur Michael Dowd, le plus pourri d'entre eux qui fut finalement arrêté au début des années 90. J'ai commencé à écrire dans la foulée du docu et j'en ai fait Donnie, un sale flic paradoxalement mâtiné d'un bon samaritain.

**Un des thèmes de *La Cité des marges*, c'est aussi le spleen adolescent qui peut conduire au suicide. Comment était la vôtre d'adolescence?**

Bien sûr que j'ai connu le spleen adolescent. Les deux ados que je décris dans le roman, ce sont juste deux versions d'une même personne. J'ai puisé dans ma propre adolescence pour les dessiner. Mais aucun de mes potes ne s'est donné la mort.

**On évoque souvent l'univers de *The Sopranos* à propos de votre nouveau roman. Ceci dit, Donnie, votre flic corrompu, tient plus de Vic Mackey, le policier ripou de *The Shield*. Une influence?**

J'ai adoré chaque saison de *The Shield*, qui est beaucoup plus underground que les grosses séries HBO comme *The Wire*. La complexité des personnages de *The Shield* où tout n'est jamais ni noir ni blanc est très séduisante pour l'auteur que je suis. L'impact de *The Sopranos* sur mon travail est énorme, ne fût-ce que dans la manière de construire une histoire et de développer des personnages. Toutes ces séries qu'on vient de mentionner -auxquelles j'ai envie d'ajouter *Deadwood*- sont romanesques au sens littéraire du terme. Il me semble évident que tous ces shows nous enseignent, à nous écrivains, l'art de la structure.

**Écrire sur le Brooklyn des années 90 n'est-il pas un moyen de rester connecté à cette période de votre vie qui était plus innocente en quelque sorte?**

Sans doute. En tout cas, j'ai encore quelques histoires dont l'intrigue se déroulera à Brooklyn. D'ailleurs, mon prochain livre *Shoot the Moonlight Out*, d'après le titre

3 octobre 2021

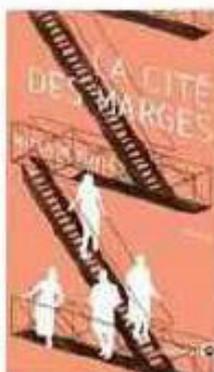
**WILLIAM BOYLE**

## Gens de Brooklyn

**Dans le Brooklyn des années 1980, *La cité des marges*, un flic ripou commet l'irréparable et bouleverse la vie de familles italo-américaines. Un beau roman noir.**

**O**n pense avoir lu ou vu ça cent fois et pourtant, c'est une découverte. Les *combinazione* de mafieux au petit pied à Brooklyn narrées cette fois à la hauteur des hommes et encore plus des femmes qui en subissent les conséquences. Leurs existences ballotées, leur débrouille, leurs rêves dérisoires. Vies ordinaires racontées avec une empathie extraordinaire.

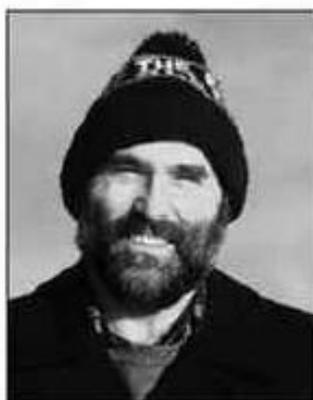
Si William Boyle, dont c'est le quatrième titre publié chez Gallmeister, vit dans le Mississippi, il a grandi à Brooklyn. Celui des années 1980 n'est pas encore livré aux bobos. Maisons à la peinture



La cité des marges, William Boyle, traduit par Simon Baril, Gallmeister, 420 p., 24,40 €

écaillée, aux bardeaux décollés, galeries en bois pourrissantes, arrières-cours miteuses. Donnie Parascandolo est flic et homme de main d'un mafieux ; il balance à l'eau un débiteur insolvable, Giuseppe Baldini, après avoir tabassé son fils Mikey qui fricotait avec Antonina Divino. Des noms du coin... Le roman

raconte comment tous, leurs proches, leurs potes, leurs complices, se débattent dans les turbulences. D'une véracité et d'une humanité bluffantes.



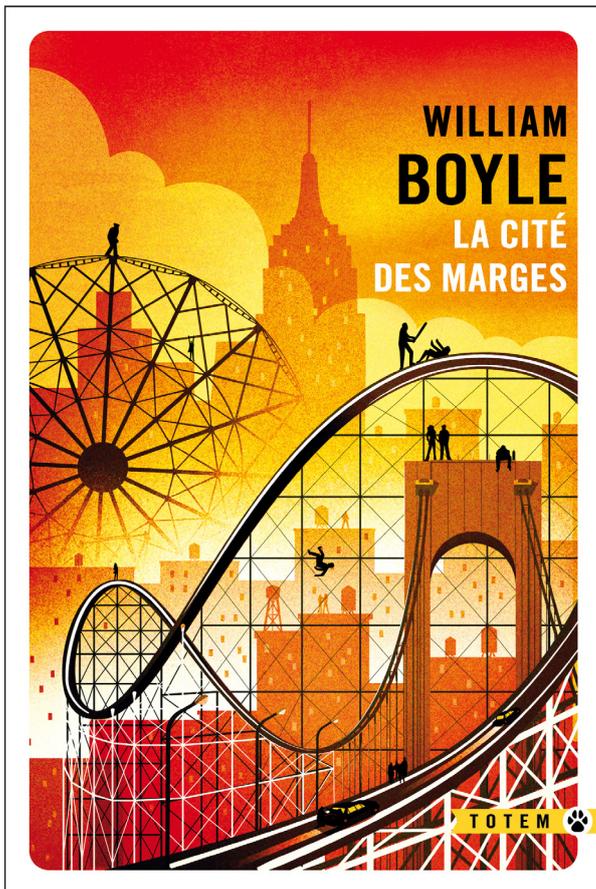
**William Boyle.**

Katie Farrell Boyle

**F. M.**

# Magjournal 77

Janvier 2023



*La Cité des marges* de William Boyle

Maître du roman noir, William Boyle signe un livre étonnant de lucidité dans le Brooklyn si bien décrit dans l'affaire de flic corrompu qui va se faire rattraper par un méfait qui ressurgit dans sa vie tranquille. De quoi se prendre la tête ce qui n'a guère été le quotidien du policier disons un peu hors normes. Du beau travail dans la conduite des hommes et leur manière d'affronter les difficultés.

16 septembre 2021

**MONTÉLIMAR****L'écrivain américain William Boyle à la Nouvelle librairie Baume**

La nouvelle Librairie Baume reçoit ce jeudi 16 septembre à 19 heures, l'écrivain américain William Boyle, à l'occasion de la parution de son dernier roman : *"La Cité des marges"*, publié chez Gallmeister. William Boyle est né et a grandi à Brooklyn, où il a exercé le métier de disquaire spécialisé dans le rock américain indépendant. Il est l'auteur entre autres de *Gravesend* et de *l'Amitié* est un cadeau à se faire. Ce nouveau roman de William Boyle est une fresque foisonnante emplie d'une touchante humanité, au cœur du Brooklyn des années 90. Réservation conseillée.

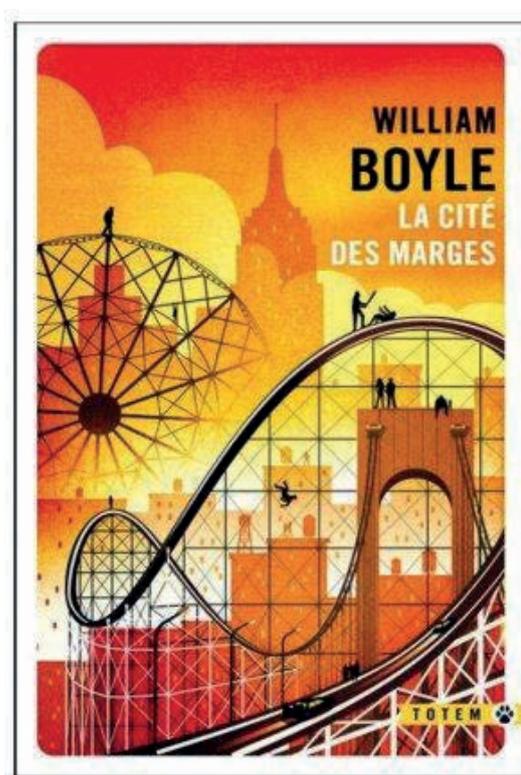


**William Boyle était venu il y a quelques années à Romans-sur-Isère.** Photo Le DL /Le D.L.

La librairie est dans l'obligation de mettre en place le pass sanitaire dans le cadre des rencontres qui sont assimilées à des spectacles.

# avantages

Juin 2023



**POCHE** . A Brooklyn, dans les années 90, Donnie, un flic corrompu et sans scrupule, jette un gars du haut d'un pont pour rendre service au gros mafieux du coin. Bon, ce n'était pas tout à fait ce qui était convenu, mais ça n'affole pas Donnie. Sauf qu'un beau jour, le destin s'en mêle : son ex-femme tombe amoureuse du fils de sa victime. Patatras, tout déraile. Se pourrait-il que l'histoire finisse autrement que dans un bain de sang ? Un roman choral puissant et rythmé par les vies des protagonistes qui se percutent. *M. F.*

[Acheter](#)

*"La Cité des marges", par William Boyle, éd. Totem/Gallmeister, 406 p., 11,40 €.*

**BIBLIOTECA**

Septembre 2021

**William Boyle***La Cité des marges***Gallmeister**

Brooklyn, dans les années 1990. Donnie Parascandolo, un policier brutal et corrompu, rend parfois des services pour la mafia. Un jour, il est chargé d'administrer, avec deux comparses, une correction à un joueur minable pour le compte d'un truand local de la pègre italienne. Mais celui-ci, ne sachant pas nager, se noie. Quelques années plus tard, un gamin que Donnie avait tabassé découvre une vérité troublante qui l'amène à changer de vie. À travers des personnages plus réels que jamais, William Boyle peint une fresque emplie d'humanité. Traduit de l'anglais (États-Unis).

*432 pages – parution le 02/09/2021*

*Prix public : 24,40 €*

*EAN : 9782351782408*